

Les doutes indépendantistes

HÉLÈNE PELLETIER-BAILLARGEON – PIERRE VADEBONCOEUR
(édition préparée par Marie-Andrée Beaudet et
Jonathan Livernois avec la collaboration de François Ricard),
Le pays qui ne se fait pas. Correspondance, 1983-2006,
Montréal, Boréal, « Document », 2018, 302 pages

Yvan Lamonde

Volume 13, numéro 2, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90529ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamonde, Y. (2019). Compte rendu de [Les doutes indépendantistes / HÉLÈNE PELLETIER-BAILLARGEON – PIERRE VADEBONCOEUR (édition préparée par Marie-Andrée Beaudet et Jonathan Livernois avec la collaboration de François Ricard), *Le pays qui ne se fait pas. Correspondance, 1983-2006*, Montréal, Boréal, « Document », 2018, 302 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 13(2), 13–14.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Les doutes indépendantistes

Yvan Lamonde
Historien

HÉLÈNE PELLETIER-BAILLARGEON –
PIERRE VADEBONCOEUR
(édition préparée par Marie-
Andrée Beaudet et Jonathan Livernois avec
la collaboration de François Ricard)
**LE PAYS QUI NE SE FAIT PAS.
CORRESPONDANCE, 1983-
2006**
Montréal, Boréal, « Document »,
2018, 302 pages

Pourquoi publier cette correspondance «top secret» au dire des correspondants? Qu'y trouve-t-on de si secret? Qu'aurait-il fallu politiquement taire?

La question se posait, car il s'agit dans ce face-à-face de deux intellectuels de haute crédibilité, d'un face-à-face des Québécois et des souverainistes avec eux-mêmes. C'est être on ne peut plus fidèle à l'esprit critique des deux épistoliers que de donner accès à leur regard sur eux-mêmes qu'on espère être un regard de même tonus sur soi-même, sur nous-mêmes. Le regard du «pessimisme profond» de Pierre Vadeboncoeur, le regard de «l'incorrigible espérante» que s'avoue être Hélène Pelletier-Baillargeon qui écrit avec la conscience historique qui est la sienne: «il faut permettre aux générations qui nous suivent de tirer profit de nos expériences et des analyses que nous en tirions à chaud». Publier ces lettres, c'est aussi croire que les lecteurs seront assez forts pour ne pas être démobilisés. C'est la même force qui est à l'œuvre dans le regard d'hier, la même force requise dans le regard obligé d'aujourd'hui sur demain. Tout le monde est avec ce livre à la même hauteur d'exigence.

La première lettre à Hélène Pelletier-Baillargeon de l'essayiste québécois le plus perspicace depuis 1950 est écrite trois ans après le référendum de 1980 qui a récolté 40 % de «Oui». Leur correspondance de quelque 130 lettres continue bien au-delà du second référendum, en 1995, qui a échappé au «Oui» de très peu. À sa manière, Vadeboncoeur cherche à s'expliquer à lui-même et à sa destinataire son diagnostic «impitoyable».

La pensée de l'indépendance a donné tout ce qu'elle pouvait et elle ne pouvait pas donner l'indépendance (PV, mars 1985).

Penser au Québec en ce temps, c'est pour moi mettre des fleurs sur une tombe (PV, juillet 1985).

Il faut désormais agir comme des vaincus en cherchant à exister le plus possible. Le Québec est un «trou noir», une entité qui ne rayonne plus, qui n'émet plus d'énergie. Le Québec a «fait une révolution religieuse, sociale, morale, politique et culturelle complète – sans conséquence».

Nous ne sommes pas désespérés, donc nous ne sommes pas révolutionnaires (PV, avril 1993).

Ce que Vadeboncoeur appelle sa «mécréance politique» persiste: les masques sont tombés, les choses ne sont pas belles, «mais enfin il n'y a plus de maquillage». Et tout se passe comme si le problème québécois «n'avait objectivement pas de solution réalisable. Alors on passe de succédanés de solutions à d'autres succédanés de solutions». L'explication ultime tient à «la fondamentale faiblesse du Québec», à «notre mentalité d'impuissants», au fait que nous sommes des vaincus dans la représentation de nous-mêmes.

Ce n'est plus la surface, ce ne sont plus les éléments, des colombages, des étais qui se défont; ce sont les fonds qui se disloquent (PV, décembre 1985).

Je pense, depuis 1980, que ce qui nous a dispersés, ce n'est pas le résultat du Référendum, mais l'image qu'il a imposée de l'impossibilité quasi certaine de mener à bon terme notre projet... (PV, février 1987).

La ligne du risque de 1999 consistait à trouver «le moyen de garder l'opinion publique disponible pour que le Québec puisse reprendre positivement l'initiative d'une pensée politique relative au lieu d'un absolu qui s'avère une impasse». Surtout que bientôt, «la langue ne pourra plus même servir de ciment politique».

Grande directrice de *Maintenant* qui fut le «terreau nourricier» des deux amis et «un extraordinaire moment d'humanité dans la pensée», Hélène Pelletier-Baillargeon se tient debout devant le pessimisme radical de son correspondant. Elle remarque que «le pire non plus n'est pas toujours assuré» et qu'il faut «toujours prévoir un retournement inattendu de l'Histoire». Elle reconnaît sa propre «lassitude», l'inconfort de ne plus pouvoir bouger et avancer politiquement, la parenté de sa «fatigue» avec celle d'Hubert Aquin, des années plus tôt.

Notre destin serait-il de vivre à perpète comme des funambules qui ne descendraient jamais de leur corde raide? (HPB, janvier 1993)

Hélène Pelletier-Baillargeon
Pierre Vadeboncoeur



LE PAYS QUI NE SE FAIT PAS

Correspondance
1983-2006

Document  Boréal

Puis, cette remarque prémonitoire de janvier 1992: «Mais je crois qu'on ne peut espérer gagner un référendum sur la souveraineté avec un gouvernement en place qui n'est pas souverainiste».

Le lecteur ne pourra échapper au besoin impérieux de comprendre d'où vient chez Vadeboncoeur son «fatalisme», son «pessimisme radical», qui l'amènent à faire, en décembre 1999, cette évaluation globale: «L'indépendance n'est pas dans notre âme. Nous n'avons pas assez de force morale pour qu'elle y soit». Le propos est impitoyable. D'où vient le diagnostic, quelle est sa vérité, le moyen de sa validation? Il fournit une piste lorsqu'il précise à sa correspondante que sa pensée repose sur un ensemble comprenant «des intuitions, un certain sens des choses, et une évaluation des situations selon des mesures qui ne sont pas courantes». Autant de synonymes de l'intuition. L'intuition de l'essayiste s'alimente à forte dose à l'histoire. Comme chez le Stephen Dedalus de *l'Ulysse* de Joyce qui avoue vouloir se réveiller «du cauchemar de l'histoire». Pour Vadeboncoeur qui scrute et interprète l'histoire du Québec depuis les années 1930, l'histoire est devenue «un abîme, un gouffre, un vortex». Il a «le sentiment du peu de poids de notre histoire». Nous sommes «en stagnation dans l'histoire».

Nous sommes des figures contemporaines d'une présence jadis statique à l'histoire (PV, avril 1992).

Voilà à peu près l'invraisemblable cul-de-sac dans lequel l'histoire nous a conduits. Pas seulement l'histoire indépendantiste, mais toute l'histoire depuis la Conquête, par impasses successives, chaque fois marquées par un grave échec (PV, janvier 2006).

suite de la page 12



passé. Cela vaut pour le Québécois; selon l'écrivain Yvon Rivard, la ligne de partage de la Révolution tranquille ne doit plus nous mener à rejeter le passé; nous devons accepter l'héritage prémoderne, issu de ce Nouveau Monde pauvre en traditions, où les nôtres ont connu domination, pauvreté et fatigue culturelles.

Si, au Québec, la dimension conflictuelle de notre histoire est évacuée du curriculum scolaire, les citoyens ainsi formés garderont présente à l'esprit l'illusion de pouvoir constituer une nation capable de survivre sans État. Mais leur illusion, sans cesse, sera contrariée par l'appréhension que tout cela échoue, sans savoir pourquoi. Il vaut mieux nommer cette peur afin de s'en libérer. Car sinon, la peur, voire le ressentiment risque de s'infiltrer dans l'espace public et de corrompre les rapports dans notre société pluriethnique.

Chose certaine, il faut cesser de taire le choc de 1995. Il faut, au contraire, investir philosophiquement la date du 30 octobre où le «oui» l'a presque emporté, car la fin d'une espérance constitue un traumatisme pour une nation. Il est urgent de remplacer le «nous absent» par un «nous présent» et de penser les idées-forces de notre existence, ce à quoi nous convie Sébastien Mussi, soucieux d'édifier la société qui vient. L'essai est subtil, riche, original; il possède le grand mérite d'être écrit dans une langue assez précise et, en même temps, accessible au citoyen cultivé. ♦

suite de la page 13



Et après avoir connu deux «glissements», «l'effondrement religieux-culturel et la déroute post-référendaire», nous nous retrouvons «tout à coup à cinquante mètres plus bas et dans l'impossibilité pratique de revenir au niveau». Dans *Cité libre* en novembre 1963, Vadeboncoeur cherchait à expliquer «la psychologie de notre action»; en mars 1993, il décrit la mentalité québécoise comme s'étant conformée à une «psychologie frileuse et paralysante». Le «tout pour le tout» aujourd'hui, le refus global hier, n'animent pas cette psychologie.

Hélène Pelletier-Baillargeon, à qui il importe au plus haut point «de garder le feu dans la cheminée», amorce sa correspondance en référant à la page de l'Évangile où trois femmes se mettent en route le matin de Pâques vers le tombeau scellé du Christ en sachant qu'elles n'auront pas la force de l'ouvrir. Elle la clôt en évoquant le docteur Jacques Baillargeon qui vient de prendre sa retraite il y a huit jours et qui fait du pointage électoral pour le Bloc dans Outremont. Elle qui sait que «l'espoir est une denrée périssable» écrit: «Qu'opposer au croyant qui persiste à croire, face au tombeau vide?» ♦



MICHAEL POPLYANSKY

LE PARTI ACADIEN ET LA QUÊTE D'UN PARADIS PERDU

Québec. Les Éditions du Septentrion, 2018, 178 pages

Professeur associé à la Cité universitaire francophone de l'Université de Régina, Michel Poplyansky s'intéresse au nationalisme contemporain et à l'histoire des communautés francophones en milieu minoritaire. Dans sa thèse de doctorat publiée en 2013, l'auteur produit une analyse comparative entre les nationalismes québécois et acadiens de 1960 à 1985. Avec *Le Parti acadien et la quête d'un paradis perdu* il signe ici son premier ouvrage.

D'emblée nous saluons le travail de l'auteur, qui a le mérite de nous offrir la première monographie sur le sujet, de faire découvrir au lecteur cet épisode souvent oublié de l'histoire acadienne. Dans son ouvrage, Poplyansky montre bien l'ancrage traditionnel du nationalisme promu par le Parti acadien (PA) à travers l'étude de l'éphémère trajectoire historique de cette formation politique. Si, à ses débuts, le PA présente une position ambiguë quant au devenir de la nation acadienne, son manifeste et ses prises de position ultérieures s'inscrivent rapidement dans une volonté de recréer l'Acadie perdue, et ce malgré l'important courant de gauche radical qui y militait à ses débuts. En ce sens, en décrivant les différentes phases du nationalisme du PA, l'auteur nous rappelle qu'il n'existait pas d'antinomie entre progressisme et tradition dans le néo-nationalisme d'alors. On réussit aussi à bien saisir les similitudes et les différences entre la vision du devenir national au Québec et en Acadie.

Toutefois, l'ouvrage de Poplyansky présente certaines faiblesses qui limitent sa contribution théorique et peut laisser le lecteur sur sa faim. Dans son introduction, l'auteur annonce l'ambition de son travail qui est de faire une étude de cas sur le Parti acadien en vue d'inscrire son histoire dans un contexte transnational en plus de: «saisir l'hégémonie de l'ordre libéral canadien» (p. 15). Pour ce faire, l'auteur se donne trois objectifs. Inscrire la naissance du PA dans le contexte mondial, analyser le nationalisme dont il s'est fait le promoteur et comprendre les causes de sa disparition. Si Poplyanski décrit bien le nationalisme du PA, il ne réussit pas à expliquer comment son histoire s'inscrit dans une histoire transnationale comme il se proposait de le faire, entre autres parce qu'il limite son analyse à une démarche comparée entre le Québec et l'Acadie sans montrer de quelle façon les trajectoires de leurs courants nationalistes sont similaires aux autres ailleurs en Occident et dans le monde.

Situer ce phénomène dans le contexte de l'éclatement du Canada français, de la disparition de cette référence (F. Dumont) et utiliser la contribution d'Eric Hobsbawm à l'étude des nationalismes aurait permis d'enrichir l'analyse proposée.

Par moment, la démonstration est peu convaincante. À titre d'exemple, dans le dernier chapitre du livre, Poplyansky tente de dégager les dirigeants du PA, dont la dernière cheffe Louise Blanchard, de toute responsabilité en ce qui a trait à la disparition du parti et veut démontrer que sous sa direction le parti a pu jouir d'une plus grande visibilité internationale. Toutefois, au cours des pages qui suivent, il décrit les difficultés fatales vécues par le parti et la faillite de la stratégie du silence adoptée par ses dirigeants et la démobilisation qui s'en suivit sans vraiment expliciter la contribution du rayonnement international du PA à ses succès électoraux. Bref, les faits décrits dans le chapitre vont plutôt dans le sens contraire de ce qui était proposé comme direction à cette section. Qui plus est, il est difficile de voir comment la disparition du parti serait le résultat de l'hégémonie de l'ordre libéral canadien ayant réussi à le mater et non pas le fruit du contexte électoral particulier du Nouveau-Brunswick en 1982. En ce sens, la démonstration aurait bénéficié d'une argumentation plus étoffée.

On aurait aimé que l'auteur élabore davantage sur les dirigeants du parti, leur biographie et leur rôle, le fonctionnement interne, avoir une analyse plus exhaustive des résultats électoraux (qui aurait pu être reproduits en annexe), une chronologie, des descriptions du débat public du Nouveau-Brunswick à l'époque, etc. En somme, si Poplyanski nous offre un survol agréable de l'histoire du PA, le livre n'est pas à la hauteur de l'ambition qu'il s'était donnée et aurait gagné à un travail de recherche et d'édition davantage soutenu.

Louis-Philippe Sauvé

Candidat à la maîtrise en histoire, UQAM